

Parenthèse enchantée

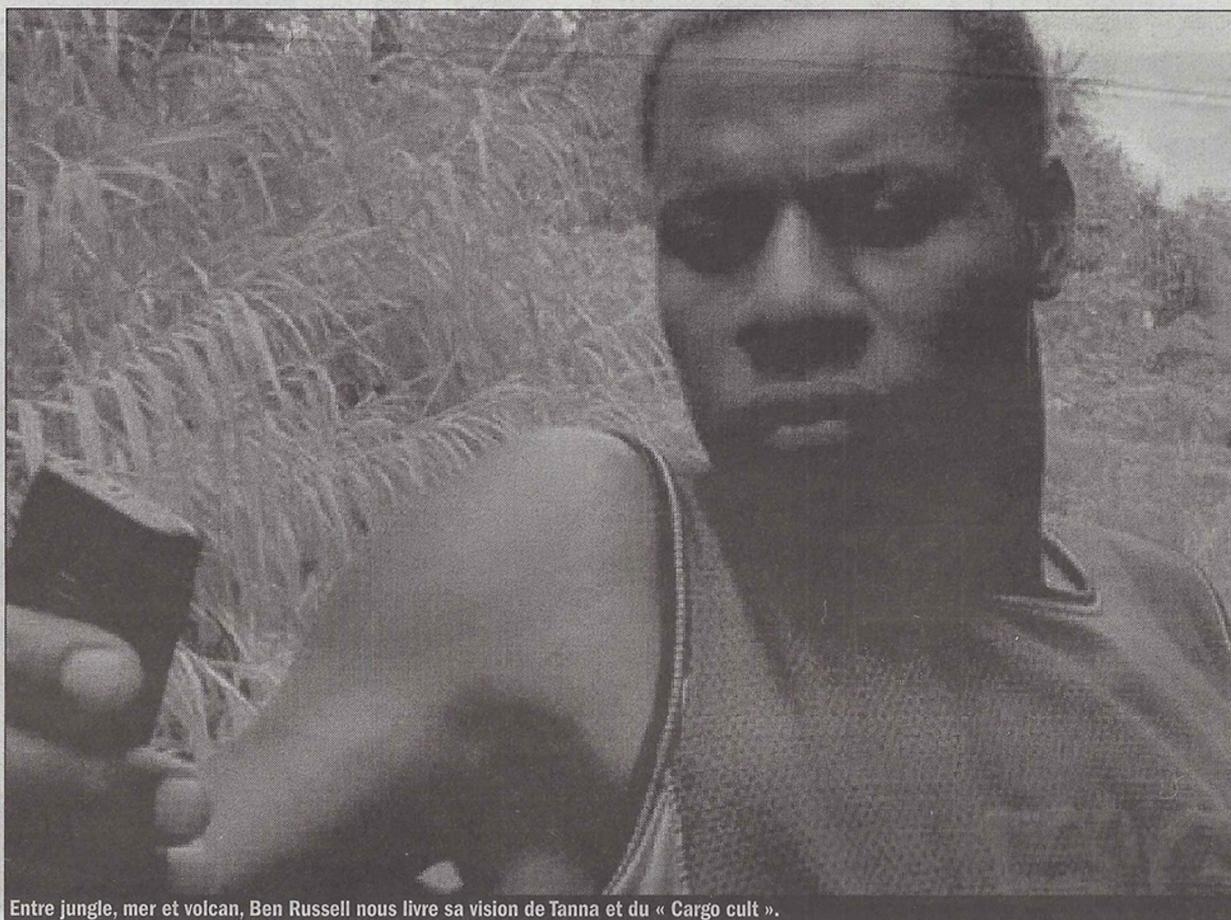
L'artiste américain Ben Russel a posé sa caméra sur l'île de Tanna, au Vanuatu, là où l'on pratique encore le « Cargo cult ». Le résultat, un court-métrage aux accents surréalistes plein de poésie.

Ben Russel n'est pas un réalisateur comme les autres. Ce qu'il aime, c'est expérimenter, interroger l'image et laisser le spectateur se forger sa propre vision des choses. Son dernier film s'intitule *Persévérans dans ce que nous avons résolu avant de l'oublier*. Une phrase tirée d'*En attendant Godot*, de Samuel Beckett. Une phrase un peu sibylline, qui nous parle de l'entêtement. Une phrase bien longue pour un film si peu bavard.

Drapeau. Nous sommes à Tanna, au Vanuatu, probablement à Sulphur Bay. Le film s'ouvre sur un jeune homme, vêtu d'un ersatz d'uniforme de l'armée américaine, en train de lever les couleurs. Celles de l'Oncle Sam. Car ici, à Tanna la mystique, l'on pratique encore le « Cargo cult » et l'on cultive la mémoire de John Frum. Dans la mémoire de l'île, cet homme apparaît en 1939; il annonce la guerre du Pacifique et l'arrivée des troupes américaines plus d'un an avant qu'elles ne débarquent aux Nouvelles-Hébrides.

« Je suis heureux. Toi aussi tu es heureux. Alors maintenant qu'on est heureux, qu'est-ce qu'on fait ? »

En 1941, sa « vision » se réalise. Et les églises traditionnelles se vident de leurs fidèles: dès lors, John Frum sera considéré comme un prophète. Le culte de John



Entre jungle, mer et volcan, Ben Russell nous livre sa vision de Tanna et du « Cargo cult ».

Frum prône surtout le retour aux anciennes coutumes. Aujourd'hui, à Sulphur Bay, on tente de vivre selon ses préceptes, sans argent.

Coq. Ben Russell le surréaliste, qui aime filmer en 16 mm, a trouvé à Tanna un terrain de jeu à sa mesure. Bruits de pas et chants du coq sur des images de fond

corallien, jungle filmée au son des vagues, longs plans du volcan Yasur en éruption...

Malgré la quasi-absence de paroles, Ben Russell arrive à nous transporter. « J'ai voulu présenter ce film ici, d'abord parce que Ben Russell est un grand artiste contemporain, explique René Boutin, directeur artistique d'Ânû-rû âboro. Je trouvais intéressant de voir comment il allait filmer le Pacifique. C'était aussi l'occa-

sion de montrer à nos jeunes réalisateurs d'ici, qu'il y a toute une palette de traitements possibles d'un sujet. »

Jésus. Seul personnage doté de parole du film, un coutumier nous raconte à sa manière le Cargo cult, « John-Jésus », et « Dieu qui, avant les hommes, a mis la coutume sur terre ». Un peu mystique et parfois confus, il explique au réalisateur que, grâce à la magie, « il est heureux. Et toi aussi tu es heu-

reux. Alors maintenant qu'on est heureux, qu'est qu'on fait ? » Oui, persévérans dans ce que nous avons résolu.

Charlotte Mannevy

Persévérans dans ce que nous avons résolu, avant de l'oublier. Ce soir, à 18 heures, à l'hôtel Tiéti (Poindimié). Magie et volcan, mais cette fois à Ambrym seront également à l'honneur ce soir, au centre culturel Tjibaou, qui diffuse *Lon Marum, le peuple du volcan*, à partir de 18h30.

■ Son festival

Léonore, Nouméa

« C'est génial ! »



« C'est la première fois que je viens et, moi, je trouve ça génial! On est en vacances en famille dans le coin et on compte bien en profiter. C'est super que les films soient projetés en tribu... et surtout que tout soit gratuit. C'est ça la vraie culture ! »

■ Le programme

A Poindimié Médiathèque

9 heures : *In the shadow of the sun*, de Harry Freeland, en présence du réalisateur

11 heures : *Un été avec Anton*, de Jasna Krajcinovic, en présence de la réalisatrice

13h15 : *Rouge et verte : c'est ma terre*, de Suzanne Kourevi

13h30 : *The act of killing*, de Joshua Oppenheimer et de réalisateurs anonymes

16 heures : *La clé de la chambre à lessive*, de Floriane Devigne et Frédéric Florey, en présence de la réalisatrice

Tribu de Tibarama

18h30 : *Per Ulysse*, de Giovanni Cioni, en présence du réalisateur, suivi de *Viramundo*, de Pierre-Yves Borgeaud

Tribu de Wagap

18h30 : *Canning Paradise*, d'Olivier Pollet, en présence du réalisateur, suivi de *Kovasikajuttu*, de Jukka Kärkkinen

Hôtel Tiéti

18 heures : courts-métrages en compétition dans la sélection Pacifique
19 heures : Concert avec Skanky, Wyll Nerho, Kidam et Byg Ben

Koné, tribu de Poinda

19 heures : *Les Pieds-racines*, de Gaëlle Garcia, suivi de *Atalaku*, de Dieudo Hamadi, en présence du réalisateur

Touho, tribu de Congouma

19h30 : *Arekara*, de Momoko Seto, en présence de la réalisatrice, suivi de *Après les accords Matignon*, de Bernard Baissat

Centre culturel Tjibaou

18h30 : *Dell'Arte della Guerra*, de Silvia Luzi et Lucas Bellino, suivi de *Lon Marum, le peuple du volcan*, de Filip Tavelu et Soroya Hosni

■ Zoom sur... Arekara, la vie après, de Momoko Seto

Force de vie

Simple, touchant, efficace. Des mots qui définissent le court-métrage de 17 minutes *Arekara, La vie après* de Momoko Seto. Un an après le tsunami dévastateur du 11 mars 2011, la réalisatrice nipponne de 32 ans s'est rendue dans la ville portuaire d'Ishinomaki, cité de 160 000 habitants située dans la préfecture de Miyagi, à 340 kilomètres au nord de Tokyo. Elle est allée à la rencontre de personnes sinistrées vivant dans des habitations précaires.

En quelques portraits intimistes, on comprend mieux la violence de ce qui s'est passé ce jour-là et on perçoit bien la manière dont ces témoins ont vécu les événements et s'accrochent pour continuer à vivre. Originaire de Tokyo, Momoko Sato réside depuis treize ans en France où elle a étudié aux Beaux-Arts de Marseille avant

de s'installer à Paris. « *Quand l'événement s'est passé, j'habitais à Paris et j'étais frustrée de ne pas être sur place et de savoir toute ma famille là-bas, face à cette triple catastrophe, le tremblement de terre, le tsunami, le nucléaire, mais aussi la neige*, confie la réalisatrice. *Je ne savais pas qu'il y avait eu autant de neige, qui a tué du monde également.* »

Une zone détruite

La réalisatrice explique sa démarche: « *Quand je suis rentrée au Japon, un an après, j'ai voulu aller rencontrer ces gens-là car j'étais un peu énervée qu'à la suite de la catastrophe nucléaire de Fukushima, on n'entendait plus parler d'eux. J'avais l'impression qu'ils n'existaient plus. Je voulais savoir si on avait reconstruit leurs maisons...* » Momoko Sato raconte

également qu'elle a été surprise de découvrir une zone encore détruite, pour laquelle les autorités locales lui ont indiqué que le projet n'était pas de reconstruire sur place, mais de programmer une nouvelle implantation de la ville sur les hauteurs, planification qui devait durer trois ans après le sinistre.

Dès le début de son travail, la réalisatrice s'étonne de rencontrer des gens, très émus et affectés, certes, mais qui se confient à elle facilement. « *J'ai été frappée par leur force de vie assez impressionnante et me suis dit que j'allais faire un film sur cette envie de vivre, pas sur leur misère.* » Le résultat est à la hauteur.

Un film à voir ou à revoir ce soir, à 19h30, à la tribu de Congouma à Touho.

Xavier Heyraud



PHOTO X.H.

Momoko Seto apprécie l'accueil des gens et l'organisation du festival.